

05 Mai 1965

Si être psychanalyste est une position responsable, la plus responsable de toutes puisqu'il est celui à qui est confié l'opération d'une conversion éthique radicale, celle qui introduit le sujet à l'ordre du désir, ordre dont tout ce qu'il y a dans mon enseignement de rétrospection historique, essaie de situer la position philosophique traditionnelle, vous montre - cet ordre - qu'il est resté en quelque sorte exclus. Il est à savoir quelles sont les conditions qui sont requises pour que quelqu'un puisse se dire :

« Je suis psychanalyste ».

Si, ce qu'ici je vous démontre semblait bien aboutir à ceci, que ces conditions sont si spéciales que ce « je suis psychanalyste » ne puisse en aucun cas descendre d'une investiture qui, à l'impétrant, ne pourrait venir (en aucun cas) d'aucune place ailleurs, il y aurait bien, semble-t-il, quelque contradiction à se dire qu'à m'écouter ou tout au moins à prendre au sérieux ce que je dis - ce qui semble impliquer qu'on vienne m'écouter - on puisse tout aussi bien continuer à trouver suffisant de recevoir cette investiture disons, pour le moins, de lieux où ce que je dis est lettre morte.

Ceci, assurément, fait partie des conditions constitutives de ce que j'appellerais : de la difficulté du sérieux en notre matière.

Je reviendrai sur ce prélude puisque, aussi bien, mon discours d'aujourd'hui ne sera qu'essai de rassemblement des conditions logiques où se posent la question de ce que nous pouvons concevoir qu'est ce qu'on attend de savoir du psychanalyste.

Tout ce que j'ai apporté devant vous depuis le début de cette année, concerne cette place que nous pouvons donner à ce sur quoi nous opérons - si tant est que ce soit bien du sujet qu'il s'agisse - que ce sujet se situe, se caractérise essentiellement comme étant de l'ordre du manque, c'est ce que j'ai essayé de

vous faire sentir en vous montrant aux deux niveaux du nom propre d'une part, de la numération de l'autre, que le statut du nom propre n'est possible à articuler, non pas comme d'une connotation de plus en plus approchée de ce qui, dans l'inclusion classificatoire arriverait à se réduire à l'individu mais au contraire, comme le comblement de ce quelque chose d'un autre ordre, qui est ce qui, dans la logique classique, se posait à la relation binaire de l'universel au particulier comme quelque chose de tiers et d'irréductible à leur fonctionnement, à savoir, comme le singulier.

Ceux qui, ici, ont une formation suffisante pour entendre ce rappel que je fais de la tentative d'homogénéiser le singulier à l'universel, savent aussi les difficultés que ce rapprochement opposait à la logique classique, et le statut de ce singulier non seulement peut être donné d'une façon meilleure dans l'approximation de la logique moderne mais - me semble-t-il - ne peut être achevé *que* dans la formulation de cette logique à quoi nous donne accès la vérité et la pratique analytique, qui est ce que je tente de formuler devant vous ici et qui peut s'appeler - qui pourrait s'appeler, cette logique, si je réussis à formaliser - le désir.

C'est pourquoi, ces remarques sur les noms propres, j'ai tenu à ce qu'elles soient complétées de cette logique moderne de la numération où il apparaît aussi que c'est essentiellement dans la fonction du manque, dans le concept du zéro lui-même que prend racine la possibilité de cette fondation de l'unité numérique comme telle et que c'est seulement par là qu'elle échappe aux difficultés irréductibles qui opposent à ce fonctionnement de l'unité numérique, l'idée de lui donner une fondation empirique quelconque dans la fonction du dernier terme que serait l'individualité. Aussi bien pensais-je qu'il est justement essentiel d'en arriver jusque-là pour vous faire sentir la distinction qu'il y a de toute conception de la tendance en tant que scientifique, en tant qu'elle nous porte à l'ordre du général, que la tendance est spécifique et que l'erreur de traduire « Trieb » par instinct, consiste précisément en ceci, qu'elle ferait de la tendance quelque propriété, quelque

statut, qui s'insérerait dans le quelque chose de vivant en tant qu'il est typique, qu'il tombe sous l'ordre, sous l'emprise, sous l'effet du général ; alors que c'est par une voie singulière dont il nous reste en somme, à inverser la question de savoir comment il se fait que nous puissions en attraper quelque chose dont nous puissions parler scientifiquement, qu'est ce que c'est ce quelque chose ?

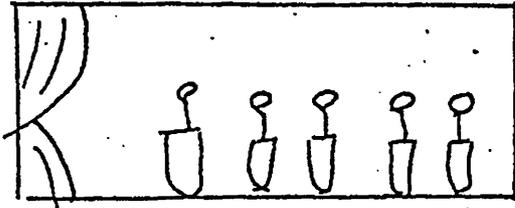
Vous le savez c'est l'objet(a), vous savez que c'est par la voie contraire, celle d'une incidence toujours singulière - et de l'incidence d'un manque - que s'introduit ce résultat, sur quoi, par un effet de reste, nous pouvons opérer, et d'où il reste à savoir dans quelle position il faut que nous soyons, que nous nous maintenions, pour pouvoir y opérer correctement.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, à la fin de notre discours de cette année, pour arriver à donner de ce statut de notre position la formule, je reprendrais ce discours, le rassemblant autour des deux positions fondamentales de ce que je vous enseigne quant à notre logique, à la logique de notre pratique analytique, à la logique impliquée par l'existence de l'inconscient :

1°) le signifiant - à la différence du signe qui représente quelque chose pour quelqu'un - le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

2°) qu'est-ce que veut dire - dans notre champ, dans le champ que découvre la psychanalyse - qu'est-ce que veut dire la formule : le sujet supposé savoir ?

Pour renouer le fil avec ce que je vous ai proposé d'un modèle à éclairer une certaine tripartition de ce champ, lors de mon cours du 7 Avril. Je vous rappelle ce qui est ici reproduit sur la droite, pour vous, de ce tableau, le signal à la fenêtre, fait par notre hypothétique amante, à celui à qui elle offre son accueil : les rideaux tirés, à gauche, « seule » et les cinq petits pots de fleurs, « à 5 heures ».



Seule à cinq heures

Pourquoi dire qu'il s'agit ici de signifiants ? Je l'ai dit la dernière fois, il s'agit de signifiants - encore qu'il semble s'agir seulement d'éléments sémiologiques - parce que ceci n'a de portée que d'être traductible en langage, que c'est un code, sans doute, mais que ce code se traduit - ceci est notamment sensible au niveau du premier terme, du « seule » - se traduit en quelque chose dont je vous ai dit le caractère non seulement ambigu fondamentalement mais glissant : qu'est-ce qu'être seule ? Sinon articuler ce terme qui fait surgir dans le creux qui le suit immédiatement l'ambiguïté de ce qui va s'articuler sous le désir d'être la seule pour le rendez-vous auquel est appelé le seul, sous le mouvement où se crée, dans les deux sens, de la direction qu'indique la ligne où s'articule ce couple signifiant, d'une part le rendez-vous pour la rencontre et d'autre part, le désir qui le sous-tend qui surgit de la formulation elle-même. Ce n'est pas tout, le statut de ce qui est là articulé est en quelque sorte indépendant de quelque fait que ce soit, il s'offre d'abord comme quelque chose de signifié, comme cet au-delà que j'ai appelé par le terme où les stoïciens le désigne : le λεκτον (lecton). De même que c'est aux stoïciens que j'ai emprunté le terme τυνκανον (tunkanon) pour désigner ce qui se produit dans la direction vers la droite en quoi se constitue l'appel au seul pour cinq heures. Cet exemple, ce modèle, en quelque sorte, aussi rudimentaire ou sommaire, peut-être, qu'il puisse être, vous permet de saisir que la discussion pourrait rester ouverte, du statut de ce dont il s'agit dans cet encadrement de la fenêtre, qui est là, ce qui recouvre le réel en sa mouvance, en sa multiplicité qui lui donne forme, qui en fait sujet

de phrase. Cette phrase, est phrase pour autant qu'au moins sensiblement dans le premier terme, dans ce « seule », quelque chose émerge qui n'est que de l'ordre du sujet : qui n'a, en quelque sorte, aucun répondant réel. Comme je vous l'ai dit : qu'est ce que c'est que d'être seule, dans le réel, *quoi* est seule ?

Ce « seule » pourrait à la rigueur évoquer la suffisance, mais c'est précisément ce qu'il est là - normalement - pour ne pas évoquer, mais pour évoquer le contraire, à savoir le manque.

Pris à ce niveau de logique où se montre le primordial du désir par rapport à toute répartition, nous voyons, en quelque sorte s'inverser ce que la logique classique nous présente comme le registre de la nécessité : il faut et il suffit.

C'est dans l'ordre inverse que ça se présente ici : qu'à ce qui s'annonce apparemment comme se suffire, essentiellement il faut, il fait défaut, quelque chose qui va surgir entre le « seule » et l'heure. Autrement dit, le niveau où nous avons à saisir tout ce qui est de l'ordre de notre champ, se distingue par une répartition fondamentale que je vais essayer encore de souligner par d'autres exemples.

Dans une référence, que nous appellerons, pour simplifier, par convention, celle de la connaissance, traditionnelle, la fonction du signe, aussi bien d'ailleurs dans certaines logiques, et nommément - je vous prie d'y regarder, ceux que la chose peut tenter - dans ce qu'il en est, au niveau de l'enseignement bouddhique sur la logique, la fonction du signe est admirablement poussée en avant, le signe c'est essentiellement : il n'y a pas de fumée sans feu. Comme vous le savez, et aussi bien d'ailleurs, il n'y a rien de mieux que la fumée pour cacher le feu. Le feu : référent réel, la fumée : signe qui le couvre et là, quelque part, le sujet, immobile, réceptacle universel de ce qu'il y a à connaître, derrière les signes, le réel supposé.

En quoi s'oppose la fonction du signifiant et ce qu'il en résulte pour le statut du sujet ?

Ce n'est pas facile de vous le faire savoir par une sorte d'épellation et aussi bien, si c'est possible, ce ne serait que dans un procès maïeutique en quelque

sorte, où à chaque carrefour, il n'y aurait que trop d'occasions à ce que vous vous évadiez de la chaîne. C'est pourquoi, tout en vous priant de noter que je n'en ferai pas usage entièrement aujourd'hui, je vous donne la fonction complète en quoi se distingue la relation du sujet dans le statut du signifiant :

« Il nous faut, nous dit la formule, que j'ai avancée devant vous que le signifiant soit ce qui représente un sujet pour un autre signifiant; que nous suggère cette formule ?

Eh bien, pourquoi pas la clé et la serrure ?

La serrure, ce qu'elle va permettre de découvrir quand la targette ou la chevillette a chu, ce n'est pas de ça qu'il s'agit, c'est de son rapport à quelque chose qui la fait fonctionner.

Mais qu'est-ce que la clé ? Entre la clé et la serrure, il y a encore le chiffre. La clé est ici trompeuse, ce qui nous intéresse dans ceci : une serrure qui est une composition signifiante c'est l'internité de cette composition, avec la polyvalence, le choix, l'énigme à l'occasion, du chiffre qui lui permettra de fonctionner. Ce chiffre, dans un certain état de la serrure, il n'y en a qu'un qui peut opérer : le UN qui suppose un sujet réduit à cet UN d'une combinaison. Il n'y a pas de jeu là. Le sujet n'est pas le récepteur universel. Il a le chiffre ou il ne l'a pas. Et le rôle de la clé est bien suggestif, et bien amusant, pour nous représenter ceci qu'il est en effet un reste, un petit quelque chose opératoire, un déchet dans l'affaire, mais sans doute indispensable, qui en fin de compte représente le support effectif et réel où interviendra le sujet, autrement dit, dans la formule que vous voyez ici seconde qui se substitue à la première en tant que la première nous désigne le S1 qui représente auprès du S2, le \$ qu'est le sujet. Au-dessous vous voyez le S, si vous voulez dans l'occasion du chiffre, représentant auprès du S de la serrure ceci, qui est le UN du sujet, pour autant qu'il est réduit à être ou non la clé à fournir. Cette petite présentation, préambule, est essentielle à poser ce qui doit être mis en question : quel est, à ce niveau premier - pour autant que ce soit celui où nous avons à opérer en analyse - quel est, quel

doit être, comment se présente, ce que nous appellerons le statut du savoir ?

Car enfin, nous l'avons dit - et même ne l'aurions-nous pas dit - il est clair que le psychanalyste est appelé, en la situation, comme étant, le sujet supposé savoir.

Ce qu'il a à savoir n'est pas savoir de classification, n'est pas savoir général, n'est pas savoir de zoologiste. Ce qu'il a à savoir se définit par ce niveau primordial où il y a un sujet qui est amené, dans notre opération, à ce temps de surgissement, qui s'articule : « je ne savais pas ». Je ne savais pas, ou bien que ce signifiant qui est là, que je reconnais maintenant, c'était là où j'étais comme sujet, ou bien que ce signifiant qui est là, que vous me désignez, que vous articulez pour moi, c'était pour me représenter que j'étais - auprès de vous - ceci ou cela.

C'est ce que la psychanalyse découvre et ici, je vais accentuer pour vous en prenant, presque au hasard, des exemples dans les premières articulations de Freud, montrant à quel point c'est ainsi que doit s'exprimer, d'une façon appropriée, ce qui s'appelle la structure du symptôme. L'aphonie de Dora n'est reconnue, n'est reconnaissable, pour représenter le sujet Dora, que par rapport à ce signifiant qui n'a point d'autre statut que de signifiant, si on vise correctement le fonctionnement du symptôme et qui s'articule « seule avec elle », elle c'est-à-dire Mme K. Elle ne peut plus parler dans la fonction même où elle est, seule avec elle, et l'aphonie représente Dora, non pas du tout auprès de Mme K, avec qui elle parle et même trop abondamment, dans les circonstances ordinaires mais quand elle est seule avec elle, quand Mr K. est en voyage.

La toux de Dora, où est-ce que Freud la repère ? Lisez le texte. Quand il y désigne un symptôme c'est en fonction de cette toux, où elle prend fonction de signifiant, d'avertissement, dirais-je, donné par Dora à quelque chose qui surgit à cette occasion et qui ne serait point surgie autrement, et il faut lire le texte de Freud pour suivre le cheminement purement signifiant[...] de jeu de mot autour du père qui est un homme fortuné, ce qui veut dire - dit Freud - sans

fortune au sens où le mot fortune veut dire aussi en allemand puissance sexuelle. Pas de Vermögen, c'est ce qu'il y a de plus purement signifiant que ce jeu de mot homonymique et en plus le renversement négatif de ce qu'il veut dire, faute de quoi rien dans la toux de Dora n'aurait le sens que FREUD lui donne, qui est aussi celui qu'a ce symptôme, qui est celui des substituts que le couple de son père et Mme K apporte à cette impuissance, nommément ce que FREUD articule d'ailleurs sans pousser absolument les choses jusqu'à leur terme, du rapport génito-buccal. Prenez Le petit Hans, l'extravagante histoire du départ de Grüden avec je ne sais pas quoi, la gouvernante à cheval sur la monture du traîneau, comment est-ce que Freud nous l'interprète ?

C'est à savoir : « Je peux bien vous raconter des craques comme ça, puisque vous vous m'en racontez d'autres : je vous demande comment naissent les enfants et vous me parlez de la cigogne ».

Le signifiant vaut pour le signifiant. La seule personne qui ne le sache pas jusqu'à ce qu'on le lui dise c'est le sujet, c'est le petit Hans.

Ce n'est pas tout à fait, d'ailleurs, la même chose. Car la fonction signifiante est là d'une beaucoup plus grosse molécule. C'est une grosse fable à laquelle se livre le petit Hans. Et pour prendre un troisième exemple et compléter notre hystérique et notre phobique par l'obsessionnel, rappelez-vous dans l'Homme aux rats, ce qu'il arrive dans ses tentatives désespérées pour maigrir auxquelles se livre l'Homme aux rats.

En fonction de quoi ? En fonction qu'au même moment, il y a auprès de sa bien-aimée, un nommé Dick. C'est pour ne point être Dick qu'il veut maigrir.

Tout son effort pour maigrir - il s'efforce de maigrir jusqu'au point de ce ver - c'est très précisément pour se signifier auprès du signifiant Dick et rien de plus.

Mais, mais, mais, quelque chose, dont, à ma connaissance on n'a jamais relevé le trait général - c'était pourtant bien le cas, puisque nous sommes toujours là, plus à l'aise de s'en emparer - c'est ce qui résulte d'un examen simplement naïf, dès lors que

la catégorie est mise dans le train, si l'on peut dire, la catégorie du savoir.

C'est que c'est là que gît ce qui nous permet de distinguer radicalement la fonction du symptôme, si tant est que le symptôme, nous puissions lui donner son statut comme définissant le champ analysable : la différence d'un signe, d'une matité par exemple, qui nous permet de savoir qu'il y a hépatisation d'un lobe, et d'un symptôme au sens où nous devons l'entendre comme symptôme analysable et justement qui définit et isole comme tel le champ psychiatrique, et qui lui donne son statut ontologique, c'est qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. On n'a jamais, assez souligné à quel point dans la paranoïa ce ne sont pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes, que lui ne connaît pas.

Cette dimension ambiguë, du fait qu'il y a à savoir et que c'est indiqué, peut être étendue à tout le champ de la symptomatologie psychiatrique pour autant que l'analyse y introduit cette dimension nouvelle, qui est précisément que son statut est celui du signifiant.

Regardez à quel point - bien sûr je ne prétends pas épuiser en quelques mots, l'infinie multiplicité, l'éclat en quelque sorte, chatoyant du phénomène - à quel point dans la névrose, il est impliqué, donné, dans le symptôme original, que le sujet n'arrive pas à savoir et que le statut de la perversion aussi est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir.

L'indication livide, dans le symptôme lui-même, de cette dimension, de cette référence du savoir, voilà d'où j'aimerais voir partir - dans une réunion que j'ai annoncée à la fin du séminaire fermé et qui aura lieu, non pas comme je l'ai dit le 20 Juin, mais le 27 Juin par l'invitation d'un groupe que les gens qualifiés recevront et que ceux qui ne sont pas qualifiés n'ont qu'à se faire connaître pour recevoir - que j'aimerais que parte une certaine révision à proprement parler nosologique, que j'aimerais la voir partir au niveau de l'élément qui est le symptôme, la

mise en valeur de cette dimension, de cette instance et sa variété. Sa variabilité, sa diversité, que j'ai la dernière fois manifestée comme tri-partite - je dois dire à simple titre d'introduction , d'engagement en cette matière - en disant que ce savoir en question, pour autant qu'il est aussi manque, voire échec, il se diversifie selon les trois plans ici isolés du λεκτον (lecton), du τυνχανον (tunkanon) et du désir, selon nos trois variétés :

- Du psychotique qui sait qu'il y a un signifié(je dirais même qui y vit) c'est un λεκτον (lecton) mais qui n'en est pas pour autant sûr de rien.

- Du névrosé avec son τυνχανον (tunkanon) : A quand la rencontre ? Quand aurais-je, non pas la clé mais le chiffre ?

- Et du pervers pour qui le désir se situe lui-même à proprement parler dans la dimension d'un secret possédé, vécu comme tel et qui comme tel développe la dimension de sa jouissance.

Mais qu'est-ce à dire encore de ce savoir, qui d'abord s'inscrit dans cette subjectivité du « je ne savais pas » où c'est le «Je» poursuivi de la vibration de ce «ne» qui n'est pas la pure et simple négation mais le « il s'en faut que je ne sache », le « avant que je ne sache », « plutôt au ciel que je n'aie su », qui est le prolongement du «Je» lui-même auquel il faut le laisser accolé, où ce «je» a un autre statut que celui du shifter. Ça n'est pas le même je qui dit : «je te parle » car le « Je te parle » n'est qu'un rappel à l'actualité d'une articulation qui reste elle-même parfaitement ambiguë dans sa valeur, même si elle se propose toujours comme instituant un rapport.

Ce «je» du « Je ne savais pas » où était-il et qu'était-il avant de savoir ? C'est bien ici que le moment est propice d'évoquer la dimension où culmine et bascule toute la tradition classique en tant que s'y achève un certain statut du sujet. Nombreux, tout de même, sont ceux d'entre vous qui savent où Hegel

propose l'achèvement de l'histoire en ce mythe incroyablement dérisoire du savoir absolu.

Qu'est-ce que peut bien vouloir dire cette idée d'un discours totalisateur : totalisateur de quoi ? De la somme des formes de l'aliénation par où serait passé un sujet, par ailleurs - vous le savez bien - idéal puisque, aussi bien, il n'est pas concevable qu'il soit réalisé comme tel par aucun individu.

Que peut vouloir dire cet étrange mythe ? A la vérité n'est-il pas évident qu'il serait depuis longtemps repoussé à la façon d'un rêve de pédant, s'il n'était justement articulé d'une bien autre dialectique que celle de la connaissance et s'il ne nous était point dit que c'est l'être de désir qui s'y achève, pour autant que les chemins par où ce désir est passé sont ruses de la raison.

Mais qui est le rusé ? C'est celui qui s'achève dans ce dimanche de la vie - comme un humoriste l'a fort bien articulé - du savoir absolu puisque c'est celui qui dira « Je jaspine toujours » ou celui qui pourra dire « à partir de maintenant, je baise ».

Où est la ruse ? Dans le désir ou la raison ?

L'analyse est là pour nous apprendre que la ruse est dans la raison parce que le désir est déterminé par le jeu du signifiant. Que le désir est ce qui surgit de la marque, de la marque du signifiant sur l'être vivant et que, dès lors, ce qu'il s'agit, pour nous, d'articuler, c'est qu'est-ce que peut vouloir dire la voie que nous traçons du retour du désir à son origine signifiante ?

Que veut dire qu'il y ait des hommes qui s'appellent psychanalystes et que cette opération intéresse ?

Il est tout à fait évident que dans ce registre le psychanalyste - s'introduisant comme sujet supposé savoir - est lui-même, reçoit lui-même, supporte lui-même le statut du symptôme. Un sujet est psychanalyste - non pas savant rempardé derrière des catégories, au milieu desquelles il essaie de se débrouiller pour faire des tiroirs dans lesquels il aura à ranger les symptôme qu'il enregistre de son patient, psychotique, névrotique ou autre - mais pour autant qu'il entre dans le jeu signifiant et c'est en quoi un examen clinique, une présentation de malade,

ne peut absolument pas être la même au temps de la psychanalyse ou au temps qui précède.

Dans le temps qui précède, quel que soit le génie qu'y ait mis le clinicien (Dieu sait, j'ai pu avoir récemment à rafraîchir mon admiration pour le style éblouissant d'un Kraepelin quand il décrit ces diverses formes de paranoïas) la distinction est radicale de ce que - au moins en théorie, en puissance - de ce qui est exigible du rapport du clinicien avec le malade, serait-ce sur le plan de la première présentation.

Si le clinicien, si le médecin qui présente ne sait pas qu'une moitié du symptôme - comme je viens de vous l'articuler en vous rappelant ces exemples de Freud - que d'une moitié du symptôme c'est lui qui a la charge, qu'il n'y a pas présentation de malade mais dialogue de deux personnes et que, sans cette seconde personne il n'y aurait pas de symptôme achevé et condamné comme c'est le cas pour la plupart, à laisser la clinique psychiatrique stagner dans la voie d'où la doctrine freudienne devrait l'avoir sortie. Le symptôme, il faut que nous le définissions comme quelque chose qui se signale comme un savoir déjà là, à un sujet qui sait que ça le concerne mais qui ne sait pas ce que c'est. Dans quelle mesure pouvons-nous, nous analystes, dire que nous sommes à la hauteur de cette tâche d'être celui qui, dans chaque cas, sait ce que c'est : rien qu'à ce niveau là, déjà elle est mise, elle se pose la question du statut du psychanalyste.

La question est facilitée par l'évolution, pendant longtemps nous avons pu croire que c'est de l'examen de la mise à l'épreuve, du tâtonnement, de la perception, que dépendait tout le statut de la science, mais qu'est-ce que veut dire cette opposition du leurre au réel ?

Si ce n'est que le réel dont il s'agit, fusse de la science la plus antique, c'est le réel du savant et ce qu'on ne voit pas, c'est que ce réel du savant - à savoir ce qui est un savoir - c'est bel et bien un corps de signifiants et absolument rien d'autre.

Si la notion d'information a pu prendre cette forme anonyme qui permet de la quantifier en termes de ce qu'on appelle bit, c'est pour autant que la

magasinage, le « storage », d'éléments d'informations se suffit à lui-même à nos yeux pour constituer ce qu'on appelle un savoir, à ceci près bien sûr, que ça ne commence à avoir un sens que si vous faites circuler quelque part - où que ce soit, et vous ne pouvez point en éviter l'ombre - un sujet, sans doute infiniment mobile s'il vous plaît d'inscrire en termes d'informations le fonctionnement interne d'un organisme biologique par exemple, c'est dire que - quoique vous en ayez - vous y mettrez quelque part, comme Descartes, ce ne sera pas forcément de la glande pinéale mais où que vous la mettiez, il sera bien toujours quelque part, dans quelque autre glande à sécrétion interne un sujet, un sujet qui se dérobe, un sujet fuyant.

Ce savoir tel que, il nous faut lui donner son statut et ça n'est point une logique aristotélicienne qui peut en répondre, car vous allez le voir, il suffit de poser la question au niveau de la science, d'une science moderne, d'une science qui est la nôtre, pour nous trouver devant de très curieux problèmes en impasse qui sont ceux qui ont arrêté Aristote.

Pour lui, c'était à propos du contingent. Un événement qui aura lieu demain, est-il vrai maintenant qu'il aura lieu ou qu'il n'aura pas lieu ? Si c'est vrai maintenant, c'est donc que c'est maintenant que c'est joué. Aristote était bien entendu un esprit de trop de bon sens pour ne pas s'évader d'une telle contrainte et c'est pour nous faire remarquer qu'il n'est pas toujours vrai qu'une proposition doit être vraie ou fausse.

Bonne ou mauvaise, cette solution on l'a discutée. Ce n'est pas cela qui nous intéresse. C'est de nous apercevoir que nous pouvons nous poser la question de savoir si la doctrine newtonienne était vraie avant que Newton la formule ?

Eh bien, j'aimerais savoir comment se départage l'assemblée sur ce point ?

Mais pour moi, j'abattrais volontiers mes cartes en disant qu'il me semble peu vraisemblable de dire que le savoir newtonien était vrai avant d'être constitué par Newton pour une bonne raison, c'est que

maintenant et d'abord, il ne l'est plus. Il ne l'est plus tout à fait.

Dans, la nécessité même du savoir, de l'articulation signifiante, il y a cette contingence de n'être qu'une articulation signifiante, une serrure montée. Nous n'avons même pas, nous analystes, à nous porter si loin, simplement cette toiture est faite pour que nous ne soyons pas tellement désorientés d'avoir affaire à une exigence bien différente.

Quelle est cette exigence ? Elle se place au niveau de l'incidence signifiante originelle, celle où le sujet se trouve à la fois surgir et en même temps s'aliéner du fait de cette incidence signifiante.

De ce signifiant dont il est exigé que pour représenter le sujet, il s'adresse - lui, signifiant - il soit le représentant diplomatique du sujet auprès d'un autre signifiant. Va-t-il être exigé de nous que nous le trouvions à tout coup ?

Quel serait le paradoxe d'une exigence et d'un devoir qui ne serait pas celui qu'a assumé depuis toujours le savant comme le sophiste, qui est d'avoir réponse à tout. A tout ce qui s'est organisé comme discours, à tout ce qui s'est monté comme combinaison signifiante, d'être toujours à la hauteur du discours, et non de ce quelque chose d'absolument originel qui est ou qui serait ce signifiant unique et supposé, cette onoma primordiale où le sujet se spécifierait par rapport au monde entier du signifiant.

L'absurdité de cette position se montre assez et c'est là le point de vertige que comporte même l'idée d'interprétation et c'est du même coup ce qui nous permet d'y échapper, c'est ce qui la relativise, ce n'est point à cela que nous avons affaire, pas plus que notre connaissance de psychanalyste ne saurait aboutir à cette sorte de fatalisme du savoir que la réponse déjà serait en nous, ou non, du fait que, de nous, on attend la réponse.

Les chances de la rencontre - qui est ce dont il s'agit dans l'appel du désir - sont en elles-mêmes plus qu'improbables et aussi bien l'horizon de signes, de signifiés sur quoi se déploie l'expérience subjective est-elle, de sa nature, énigmatique et

s'annonçant comme telle au niveau du λεκτιον (lecton) pour ce qu'il est du désir, ce n'est pas aujourd'hui que j'avancerai le terme si ce n'est pour dire que c'est du réel du désir, et de son statut, qu'il s'agit dans l'opération analytique. Disons simplement qu'au premier chef et phénoménologiquement, il s'annonce à nous comme étant le champ de l'impossible.

Nous voici bien cernés. Est-ce qu'effectivement, la position de l'analyste se résumerait à ce quelque chose que nous appellerions, non point fatalisme du savoir mais fétichisme, que d'un savoir impossible à soutenir, l'analyste serait quelque chose comme la borne ou le soliveau.

C'est là le point d'impasse où j'entends conclure aujourd'hui pour essayer, la prochaine fois que nous nous retrouverons, de le rouvrir.